

## BIROn - Birkbeck Institutional Research Online

Catani, Damian (2014) 'Vice urbain et colonialisme dans Mademoiselle Bistouri et La Belle Dorothee'. In: Guyaux, A. and Scepi, A. (eds.) Lire 'Le Spleen de Paris' de Baudelaire. Paris: Presses de l'Universite Sorbonne, pp. 25-33. ISBN 9782840509738.

Downloaded from: <https://eprints.bbk.ac.uk/id/eprint/12733/>

*Usage Guidelines:*

Please refer to usage guidelines at <https://eprints.bbk.ac.uk/policies.html>  
contact [lib-eprints@bbk.ac.uk](mailto:lib-eprints@bbk.ac.uk).

or alternatively

**Mal et Modernité : Vice Urbain et Colonialisme dans ‘Mademoiselle Bistouri’ et  
‘La belle Dorothée’**

À travers une lecture comparative de deux poèmes en prose qui ont pour sujet une prostituée, cet article a pour but de faire ressortir le lien important que nous propose Baudelaire entre la modernité et le mal. Ce lien remet en question non seulement les valeurs éthiques de ses propres lecteurs contemporains masculins et bourgeois, mais aussi celles des lecteurs d’aujourd’hui qui sont, eux, fortement influencés par la critique de Walter Benjamin et de ses adhérents. Le premier texte décrit une victime socialement marginalisée. Il s’agit d’une prostituée dont la santé mentale fragile et les goûts sexuels plutôt étranges troublent profondément le narrateur masculin, ce qui justement, correspond parfaitement à la thèse de Benjamin: à savoir que la modernité baudelairienne est synonyme d’un capitalisme urbain qui est à la fois menaçant et déstabilisant.<sup>1</sup> Cependant, une telle lecture passe sous silence les aspects positifs du mal qui sont également engendrés par la modernité urbaine dont nous parle si bien Benjamin. Loin de renforcer en *Mademoiselle Bistouri* le statut de victime moralement corrompue, son vice sexuel témoigne au contraire d’une autonomie féminine puissante et inattendue. Cette autonomie lui permet, paradoxalement, de répondre aux nouvelles demandes éthiques d’une société post-théologique avec bien plus de succès que son interlocuteur masculin et bourgeois. Dans le deuxième poème en prose, il s’agit cette fois d’une prostituée ‘exotique’ plutôt qu’urbaine. Ici, Baudelaire nous propose une définition de la modernité plus étendue et plus nuancée que celle de Benjamin, une modernité qui engendre un mal bien plus sinistre : à savoir le capitalisme mondial et sans scrupules du colonialisme européen. On est loin ici du vice issu du capitalisme urbain dont nous parle

---

<sup>1</sup> Walter Benjamin, *Charles Baudelaire: A Lyric Poet in the Era of High Capitalism* (London: Verso, 1973)

Benjamin, un vice qui, nous l'avons vu, est récupérable sur le plan moral. Contrairement à la métropole parisienne peu attirante de Mademoiselle Bistouri, c'est dans un séduisant paradis tropical que se situe le texte. Sous les surfaces idylliques de ce paradis se cache un monde totalement exploiteur d'esclavage et de pédophilie. Des maux si graves qu'ils abolissent complètement les normes éthiques et esthétiques auxquelles répond, habituellement, l'imagination érotique du lecteur masculin bourgeois.

### **‘Mademoiselle Bistouri’**

Comme l'a si bien montré Dominique Kalifa, une des conséquences de la transformation de la ville de Paris par le baron Haussmann pendant les années 1850/60 a été de pousser la criminalité loin du centre vers les faubourgs.<sup>2</sup> Il est sous-entendu au début du texte que le narrateur de ‘Mademoiselle Bistouri’ se retrouve dans un faubourg mal éclairé, dans un lieu mal famé qui échappe aux prises de l'autorité morale et sociale du Second Empire. Un certain suspense est donc créé qui prépare le lecteur à des rencontres et à des situations inattendues, strictement en dehors des normes bourgeoises. En effet, une telle rencontre ne tarde pas à survenir, car le narrateur est interpellé par une prostituée mystérieuse qui lui demande s'il est médecin et s'il veut l'accompagner chez elle. Le narrateur se vante de pouvoir maîtriser cette situation inattendue en adoptant un air de curiosité désintéressée :

J'aime passionnément le mystère car j'ai toujours l'espoir de le débrouiller. Je me laissai donc entraîner par cette compagne, ou plutôt par cette énigme inespérée.<sup>3</sup>

Il tient à nous faire savoir avec son air détaché de dandy désabusé, qu'il est parfaitement capable de déchiffrer tous les aspects inconnus de la modernité, que c'est lui, en tant qu'homme bourgeois, qui choisit, par simple curiosité intellectuelle, de se laisser entraîner

---

<sup>2</sup> Dominique Kalifa, *Crime et culture au XIX<sup>e</sup> siècle* (Paris: Perrin, 2005), pp. 24-5.

<sup>3</sup> Nos références au *Spleen de Paris* renvoient à l'édition suivante et seront désormais intégrées à notre texte (SP): Charles Baudelaire, *Petits Poèmes en Prose (Le Spleen de Paris)*, Henri Lemaitre, (Classiques Garnier, 1958), p. 206.

chez cette femme curieuse. Or, cette capacité à déchiffrer et à maîtriser la modernité va complètement à l'encontre de la thèse de Benjamin. Celui-ci, au contraire, maintient que la modernité assaillit tellement nos sens par sa rapidité et sa multitude d'expériences simultanées, qu'elle reste complètement indéchiffrable. En effet, cette opacité nous désoriente et nous déstabilise psychologiquement à tel point que Benjamin la définit par le concept du 'choc'.<sup>4</sup> Sa lecture négative de la modernité a influencé bien d'autres commentateurs. Eugene Holland, par exemple, ajoute la psychanalyse lacanienne à la thèse de Benjamin, pour affirmer que la modernité provoque chez les citadins une espèce de schizophrénie ou de 'double subjectivité'.<sup>5</sup> Ulrich Baer fait un rapprochement intéressant, quoiqu'un peu forcé, entre la poésie urbaine de Baudelaire et celle de Paul Celan.<sup>6</sup> Les deux représenteraient selon lui les aspects profondément traumatisants de la modernité, ce qu'il appelle, d'après la formule de Benjamin, des 'mini-chocs existentiels'. Ces diverses lectures, donc, évoquent une puissante image de la modernité baudelairienne comme phénomène déstabilisant. Un phénomène qui menace l'autonomie du citadin et le réduit au statut de victime.

Ceci dit, le narrateur de ce texte semble démentir cette thèse : il continue à souligner sa perspicacité d'un ton désabusé et ironique. Il se détend dans une ambiance chaleureuse devant la cheminée de Mademoiselle Bistouri qui lui offre des cigares et du vin chaud. Quoique celle-ci continue à le confondre avec un chirurgien, il n'est visiblement ni choqué ni déstabilisé par cette méprise, plutôt le contraire. D'ailleurs le texte suggère, de façon elliptique, qu'un rapport sexuel a lieu entre les deux interlocuteurs. Ceci est indiqué par les

---

<sup>4</sup> W. Benjamin; *op cit.*, p. 132.

<sup>5</sup> Eugene W. Holland, *Baudelaire and Schizoanalysis: the sociopoetics of modernism* (New York: Cambridge University Press, 1993)

<sup>6</sup> Ulrich Baer, *Remnants of Song: trauma and the experience of modernity in Charles Baudelaire and Paul Celan* (Stanford: Stanford University Press, 2000)

mots ‘Quelques instants plus tard’ et la transition entre le ‘vous’ et le ‘tu’ comme forme d’adresse :

Quelques instants plus tard, me tutoyant, elle reprenait son antienne, et me disait: “Tu es médecin n’est-ce pas, mon chat?”. (*SP*, pp. 206-7)

Mais, chose étrange, il n’y a aucune trace de transaction financière entre les deux interlocuteurs, ce qui remet en question la démarche habituelle entre la prostituée et son client. Au contraire, le lecteur découvre petit à petit que Mademoiselle Bistouri ne suit pas la logique économique habituelle de la prostituée qui reçoit de l’argent pour servir d’objet sexuel répondant aux fantasmes du sujet mâle et désirant. C’est plutôt elle qui se comporte comme sujet désirant alors que ses clients sont l’objet de ses propres fantasmes. Même si Benjamin prétend que la prostitution chez Baudelaire est la métaphore par excellence de la société de consommation qui caractérise la modernité, cette prostituée-ci échappe à cette logique de deux manières. Premièrement, quand elle rend visite aux médecins, l’objet de ses fantasmes, elle leur laisse toujours de l’argent, qu’elle soit réellement malade ou non. Deuxièmement, quand un client répond à ses propres fantasmes, comme le jeune interne d’origine modeste qui est ‘joli comme un ange’, elle est prête à l’inviter chez elle gratuitement. D’ailleurs, elle avoue au narrateur que son fantasme secret serait de voir ce jeune homme ‘avec sa trousse et son tablier, même avec un peu de sang dessus!’ (*SP*, p. 209)

Nous pouvons, certes, comme l’on si bien fait Maria Scott et Jean-Louis Cornille, interpréter les maintes références aux médecins et aux instruments chirurgicaux comme une critique entièrement justifiée de la part de Baudelaire des avortements illégaux auxquels plusieurs femmes étaient obligées d’avoir recours avec des conséquences souvent

désastreuses.<sup>7</sup> Mais nous pouvons également voir ce texte sous un jour plus positif. Un texte qui nous propose à travers le personnage de Mademoiselle Bistouri la possibilité d'une nouvelle autonomie féminine qui représente un renversement nécessaire et important des valeurs éthiques de l'époque. En montrant que Mademoiselle Bistouri se sent suffisamment autonome pour ne pas accepter l'argent des hommes, Baudelaire avance que les fantasmes ne sont pas uniquement masculins, et que les hommes peuvent, eux aussi, être transformés en objet de désir sadomasochiste féminin. Même si la trousse et le tablier ensanglantés demeurent un fantasme, qu'une femme ose même raconter un tel fantasme à un interlocuteur mâle est déjà un geste très provocateur.

On ne doit donc pas réduire la modernité baudelairienne à la définition de la critique benjaminienne, qui la voit surtout comme une menace, comme un phénomène qui traumatise et déstabilise. Grâce aux nouveaux types de vices qu'elle engendre, cette modernité a aussi l'avantage de susciter une remise en question fort pertinente des valeurs éthiques de la société bourgeoise.

Le texte nous invite également à nuancer l'affirmation de Benjamin que la ville moderne devient de plus en plus opaque et indéchiffrable et l'identité de ses habitants de plus en plus anonyme. La capacité soi-disant unique du narrateur à 'décoder' les mystères de la modernité s'avère vite être bien inférieure à celle de Mademoiselle Bistouri. Celle-ci lui montre une liasse de papiers dans laquelle elle a soigneusement classé les médecins les plus connus de la métropole selon deux types d'images : la lithographie et la photographie. La lithographie dépeint les médecins plus âgés, tandis que les photos dépeignent les plus jeunes.

---

<sup>7</sup> Jean-Louis Cornille: *Fin de Baudelaire. Autopsie d'une œuvre sans nom* (Paris: Harmattan, 2010), pp. 110-11; Maria C. Scott: *Baudelaire's 'Le Spleen de Paris' : Shifting Perspectives* (Aldershot : Ashgate, 2005), pp.60-1. Comme nous le rappelle Scott, même si à l'époque l'avortement était surtout répandu parmi les prostituées, il n'épargnait pas non plus les femmes bourgeoises.

Cette distinction suit la logique que la photographie était alors une invention très récente et révolutionnaire. Or on peut constater qu'elle symbolise ici la modernité elle-même.

Mademoiselle Bistouri semble assumer sans problème cette transition importante entre la lithographie et la photographie. Ceci indique de sa part une prise sur la modernité qui est bien supérieure à celle de son interlocuteur masculin qui, lui, devient de plus en plus déstabilisé par cette rencontre.

Ajoutons aussi que cette classification visuelle des médecins nous invite à voir sous un autre jour les relations modernes entre, d'une part, l'éthique et l'esthétique, et d'autre part, l'éthique et la politique :

Tiens! Voilà Z..., celui qui disait à son cours en parlant de X... : “ Ce monstre qui porte sur son visage la noirceur de son âme!” Tout cela, parce que l'autre n'était pas de son avis dans la même affaire! Comme on riait de ça dans le temps! Tu t'en souviens? Tiens, voilà K., celui qui dénonçait au gouvernement les insurgés qu'il soignait à son hôpital. C'était le temps des émeutes. Comment est-ce possible qu'un si bel homme ait si peu de cœur? (*SP*, p.207)

Tout d'abord, elle contredit l'idée de Rousseau que la beauté extérieure correspond à la vertu intérieure. Or l'accusation du médecin Z contre le médecin X de ‘porter sur son visage la noirceur de son âme’ s'avère être complètement fausse et motivé par la simple jalousie. En revanche, un beau visage peut masquer les actions les plus pernicieuses. Malgré sa beauté, le médecin K a dénoncé certains de ses patients aux autorités pendant les émeutes (Baudelaire fait sûrement allusion ici à sa grosse déception suite à l'échec de la Révolution de 1848). En tout cas, contrairement à ce que pensait Rousseau, il ne faut pas se fier aux apparences, un jugement qui d'ailleurs s'applique à Mademoiselle Bistouri elle-même.

Nous avons pu constater jusqu'à présent que malgré ses goûts et son comportement bizarres – voire choquants- ceux-ci ont l'avantage de remettre en cause les valeurs morales, esthétiques et politiques de la société moderne. Ceci dit, il ne faut pas non plus ignorer un

aspect particulièrement problématique chez le personnage de Mademoiselle Bistouri : son amnésie. Il s'agirait ici d'un traumatisme refoulé d'ordre sexuel (viol, défloration, premières règles), qui a suscité l'intérêt de plusieurs commentateurs, ou même d'un symptôme de l'hystérie, terme qui à l'époque demeurait encore flou, mais se précisera vers la fin du siècle grâce aux travaux du neurologue Jean-Martin Charcot.<sup>8</sup>

Par ailleurs, il ne faut pas manquer de constater qu'à la fin du poème c'est surtout le narrateur et non pas Mademoiselle Bistouri qui se montre déstabilisé, vulnérable et peu sûr de lui. C'est lui, et non la prostituée, qui a perdu tout repère moral susceptible d'offrir une explication cohérente et rassurante de cette expérience. Il a recours à la moralité établie – la religion – mais celle-ci n'est plus à même de fournir une explication convaincante des nouvelles expériences éthiques engendrées par la modernité urbaine.

Quelles bizarreries ne trouve-t-on pas dans une grande ville, quand on sait se promener et regarder? La vie fourmille de monstres innocents [...] O Créateur! peut-il exister des monstres aux yeux de Celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comment ils *se sont faits* et comment ils auraient pu *ne pas se faire*? (SP, pp. 209-10)

Loin d'être un 'monstre innocent' Mademoiselle Bistouri représente une conscience et une énergie du mal qui font d'elle un personnage autonome et important qui dépasse le simple statut de victime de la société. Nous allons voir à présent que si un lien négatif existe vraiment entre la modernité et le mal, celui-ci se trouve dans 'La Belle Dorothée'. Ce poème en prose éveille chez le lecteur masculin et bourgeois la conscience des maux de l'esclavage, de la prostitution et de la pédophilie dans un cadre qui est bien différent du faubourg parisien du premier poème.

---

<sup>8</sup> Pour un résumé de ces diverses hypothèses voir, J-L. Cornille, *op cit.*, pp. 109-10.



## ‘La Belle Dorothée’

‘La Belle Dorothée’, en tant que poème et personnage est l’antithèse de ‘Mademoiselle Bistouri’. Il ne s’agit pas ici d’un taudis situé dans un faubourg parisien mal éclairé et mal famé, mais d’un cadre exotique, idyllique et langoureux qui se trouve dans un pays lointain et indéterminé. Il ne s’agit pas non plus d’une femme européenne dont le statut de prostituée est affiché dès le début, mais d’une femme de couleur dont l’identité et la profession exactes ne se révèlent que petit à petit. Au premier abord, on peut voir, comme l’a si bien montré Jean-Louis Cornille, un lien intertextuel entre ‘La Belle Dorothée’ et certains poèmes en vers des *Fleurs du Mal* tels que ‘A Une Malabraise’.<sup>9</sup> Un lien où l’idéal, surtout l’idéal du lecteur male et européen, correspond à la femme exotique. Et c’est précisément ce fantasme masculin de la femme érotique et séduisante qui semble être parfaitement reproduit dans la première moitié du poème en prose. La beauté resplendissante de Dorothée est suggérée par ses vêtements en soie qui laissent entrevoir un corps lisse et svelte. Contrairement à Mademoiselle Bistouri, c’est une femme naturelle qui ne porte pas de maquillage. Elle marche fièrement et langoureusement le long de la plage, alors que la brise marine soulève sa jupe révélant une jambe ‘superbe et lisse’. Mais la narration introduit des éléments dans le texte qui petit à petit font basculer l’harmonie de ce paradis tropical.

Pour commencer, Dorothée est comparée à une pièce de musée :

Et son pied, pareil aux pieds des déesses de marbre que l’Europe enferme dans ses musées, imprime fidèlement sa forme sur le sable fin. (*SP*, p. 117)

---

<sup>9</sup> Selon Cornille ‘La Belle Dorothée’ serait inspiré par le séjour de Baudelaire à l’Île de Bourbon en 1841, *op cit.*, pp. 53-5.

Cet euphémisme suggère qu'elle aurait elle-même été victime de la cupidité et de l'oppression européenne colonialiste, notamment de l'esclavage. Ceci est confirmé par la phrase qui la définit comme 'affranchie' :

Car Dorothée est si prodigieusement coquette, que le plaisir d'être admirée l'emporte chez elle sur l'orgueil de l'affranchie, et, bien qu'elle soit libre, elle marche sans souliers. (*SP*, pp. 117-8)

Qu'elle-même semble être plus concernée par son apparence physique que par son émancipation de l'esclavage, peu importe : sa soi-disant liberté semble-t-il, n'est qu'une chimère. Car un élément d'ambiguïté morale est tout à coup introduit dans le texte : est-ce qu'elle marche sans souliers par choix ou par nécessité ? Est-ce là le signe d'une autonomie sexuelle, à l'instar de Mademoiselle Bistouri, ou bien la conséquence de la misère, malgré son statut d'affranchie ? Cette ambivalence ne peut guère échapper à la conscience sociale du lecteur masculin et bourgeois auquel le texte s'adresse.<sup>10</sup>

D'autres éléments contradictoires et ambigus de la narration sèment le doute dans l'esprit du lecteur masculin. Le paradis tropical auquel il pouvait s'attendre sonne un peu faux. Il ne s'agit pas ici d'un bain de chaleur réconfortant, mais d'un soleil de plomb qui fait gémir les chiens. Et le lecteur pourrait bien se demander pourquoi, au pic du soleil, Dorothée voudrait quitter la fraîcheur apaisante de sa jolie cabane qui bénéficie de la brise marine et de l'odeur appétissante d'une soupe aux crabes.

---

<sup>10</sup> Le symbolisme ambivalent du pied de Dorothée a suscité des commentaires intéressants, notamment de Tracey Denean Sharpley-Whiting qui y voit un paradoxe important: si d'une part le pied nu de Dorothée manifeste son désir d'accéder à une beauté européenne incarnée par les statues de marbre telles que Vénus, la déesse de l'amour, d'autre part ce désir de s'assimiler au monde blanc témoigne aussi de ce que Fanon appelle le 'complexe de dépendance' du colonisé, ce qui ne fait que renforcer le statut de Dorothée comme femme noire subjuguée par les colons masculins. Voir Tracey Denean Sharpley-Whiting, *Black Venus: Sexualized Savages, Primal Fears, and Primitive Narratives in French* (Durham: Duke University Press, 1999), pp. 68-9.

En effet, son parcours le long de la plage s'avère être bien plus qu'une simple promenade : c'est le trajet qu'elle doit suivre pour un rendez-vous avec un jeune officier, qui a entendu parler de la réputation de la Belle Dorothée à travers ses camarades. Contrairement au texte de 'Mademoiselle Bistouri', où son statut de prostituée et affichée dès le début, ici le narrateur emploie un euphémisme pour indiquer que Dorothée a la même profession. Il s'agit d'un rendez-vous avec un soldat d'un pays lointain, donc sûrement un Européen. Cette fameuse 'réputation', qui pour le moment reste floue, a été forgée uniquement par les hommes plutôt que par les femmes. Or cette réputation semble être déterminée uniquement par une disponibilité sexuelle susceptible d'assouvir les fantasmes du mâle européen. Cette allusion au tourisme sexuel d'avant la lettre au sein d'une société patriarcale, profiteuse et corrompue, ajoute aux aspects équivoques qui remettent en question l'idéal du paradis tropical.

Deuxième renversement de valeurs : le texte jette le discrédit non seulement sur les fantasmes érotiques de l'homme bourgeois européen, mais aussi sur les fantasmes de la femme exotique elle-même. Contrairement à l'idéal du lecteur masculin, celui de Dorothée c'est l'Europe et tout particulièrement Paris. Elle envisage de demander à l'officier si elle peut danser pieds nus au grand bal de l'Opéra ;<sup>11</sup> elle se demande également si sa beauté naturelle – celle justement qui attire les hommes européens - peut faire concurrence à l'élégance sophistiquée des dames parisiennes.

---

<sup>11</sup> Ce fantasme de Dorothée d'une vie mondaine et sophistiquée est d'autant plus ironique et naïf si l'on se souvient à quel point la réputation du bal de l'Opéra, qui a lieu pendant le carnaval, s'est dégradée sous le règne de Louis-Philippe, fournissant l'une des principales sources de raillerie des journaux et romans de l'époque. À partir de 1838, cette soirée s'ouvre à un public non-aristocratique et devient le lieu de scandale et de séduction par excellence. Comme le dit si bien Patrick Barbier, «les bonnes manières aristocratiques, indispensables avant 1830, disparaissent peu à peu devant l'ouverture de ce bal à une population bourgeoise, éclectique et bigarrée. Il devient même un moyen d'aplanir les barrières sociales et de mêler tout Paris dans une même soif de plaisirs.» Patrick Barbier, *La Vie Quotidienne à l'Opéra au Temps de Rossini et de Balzac: Paris/1800-1850* (Paris: Hachette, 1987), p. 162.

Il suffit au lecteur d'évoquer le taudis de la prostituée urbaine Mademoiselle Bistouri, une femme qui fume des cigares et s'entiche de tabliers couverts de sang, pour savoir que la haute société parisienne dont rêve Dorothée masque un monde sous-jacent bien plus sordide. Or, son fantasme d'un Paris qui incarne la sophistication et la splendeur est aussi naïf que le fantasme de la femme exotique du lecteur masculin européen. La métropole européenne et le paradis tropical cachent sous leur surface respective des fléaux sociaux que l'imagination érotique préfère ne pas reconnaître.

S'il y avait le moindre doute que l'idéal masculin de la femme exotique n'est qu'une simple chimère, cela est confirmé par les deux dernières phrases du poème. Il y a ici un changement de registre brutal et important entre les valeurs esthétiques et les valeurs éthiques. La 'belle' Dorothée est désormais décrite comme la 'bonne' Dorothée. Cette réorientation des valeurs va de pair avec un texte qui ne se focalise plus sur la beauté resplendissante de Dorothée, mais sur la réalité choquante cachée par celle-ci : à savoir que Dorothée est une prostituée qui se sert de ses atouts physiques pour gagner la vaste somme d'argent dont elle a besoin pour libérer sa sœur cadette de 11 ans du joug de l'esclavage :

Dorothée est admirée et choyée de tous, et elle serait parfaitement heureuse si elle n'était obligée d'entasser piastre sur piastre pour racheter sa petite sœur qui a bien onze ans, et qui est déjà mûre, et si belle! Elle réussira, sans doute, la bonne Dorothée; le maître de l'enfant est si avare, trop avare pour comprendre une autre beauté que celle des écus! (*SP*, p.119)

Ici la prostitution a des répercussions morales bien plus graves que la prostitution urbaine, dans la mesure où la sœur de Dorothée est décrite comme étant 'déjà mûre, et si belle'. Cette phrase détruit tout à coup l'idéal érotique du lecteur européen, car il se trouve tout à coup impliqué dans un monde de désir pédophilique. Cette phrase laisse entendre que malgré son âge pré-adolescent, l'enfant-sœur est déjà considérée comme un objet du désir sexuel et qu'on la prépare déjà pour la prostitution comme sa sœur aînée. La nature mercenaire du

‘maître’ dont Dorothée essaye de libérer sa sœur est soulignée par le fait que la seule beauté qu’il connaisse est celle des écus.

Pour conclure, on voit bien que Baudelaire manipule les normes esthétiques et morales qui répondent à l’imagination du lecteur européen masculin et bourgeois. La Beauté séduisante de la femme exotique idéalisée que les Européens ont transformée en discours d’évasion esthétique ne doit surtout pas détourner notre regard des réalités sinistres qu’un tel discours masque. Quand la modernité est perçue comme phénomène européen et urbain, elle permet à Baudelaire – nous l’avons vu- de récupérer le mal qu’elle engendre de façon productive, voire libératrice, et ceci grâce aux vices qui remettent profondément en cause les valeurs éthiques de la société. Par contre, si on élargit la définition de la modernité pour inclure un capitalisme à l’échelle mondiale profondément lié à l’esclavage et au colonialisme, alors le mal assume une valeur absolue et non-récupérable.

La ‘conscience dans le mal’, pour utiliser la célèbre expression de Baudelaire, veut aussi dire se rendre compte de la gravité des injustices sociales ignorées de la métropole européenne, mais qui font partie intégrale de son capitalisme effréné. Le concept benjaminien du ‘choc’ est pourvu d’un sens bien plus littéral et sinistre quand le lecteur se rend compte à quel point son idéal du paradis tropical érotique masque les pires actions de l’homme. Grâce à sa critique anticolonialiste qui complète son analyse de la métropole européenne, Baudelaire nous offre un aperçu particulièrement prescient et nuancé du lien complexe et indissociable qui existe entre la modernité et le mal.